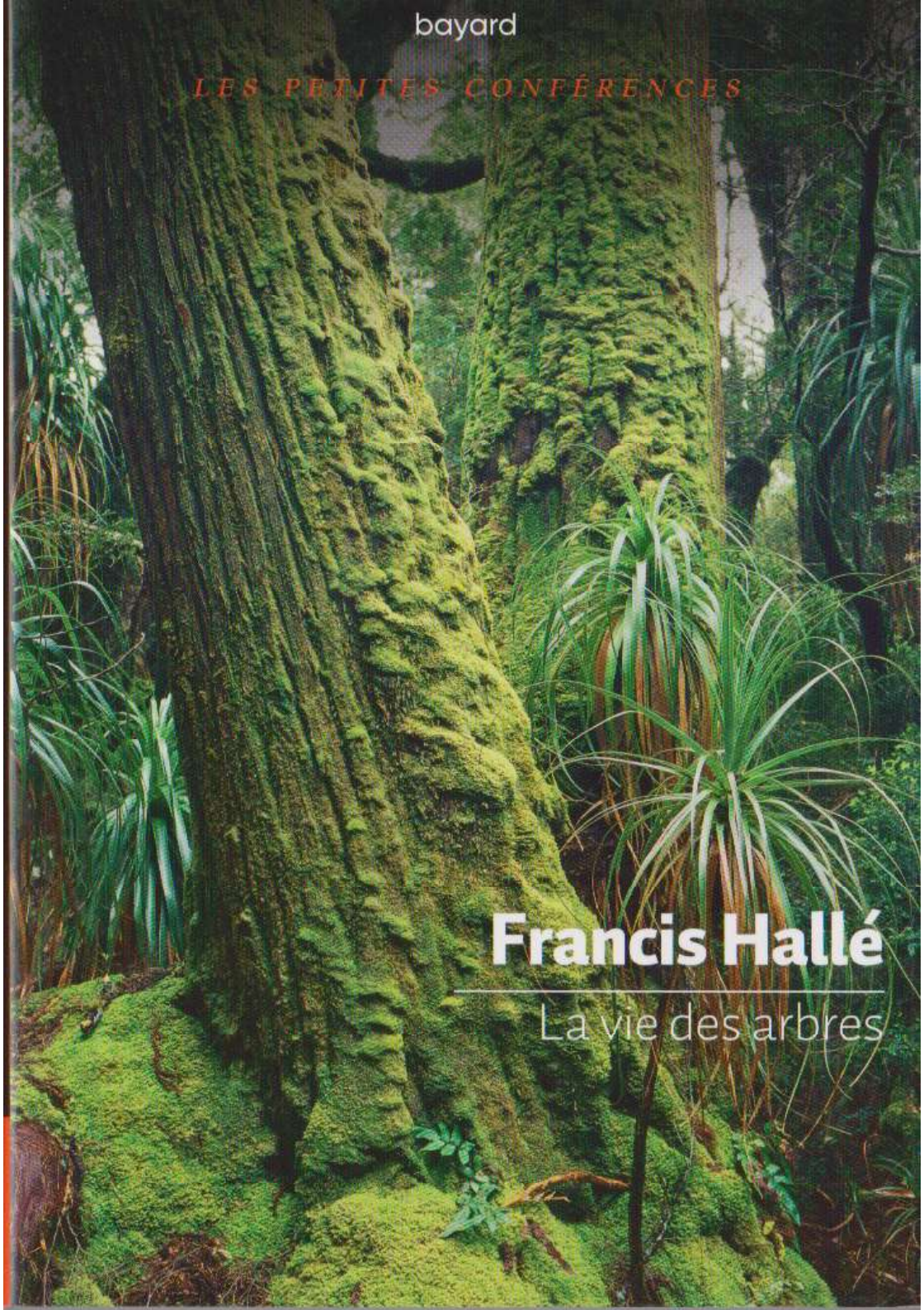
bayard
LES PETITES CONFÉRENCES
Francis Hallé
La vie des arbres

Je ne songerai pas un instant à cacher la sympathie que m'inspirent les arbres ni l'admiration que j'éprouve à leur égard depuis très longtemps. Il y a quelque temps, j'étais dans un avion. Monte à côté de moi un industriel, c'était à Téhéran je crois. Nous commençons à discuter car nous avions une langue en commun et cet homme me dit quelque chose que je n'ai jamais oublié : « Quel que soit votre métier, à un moment donné vous allez vous demander si vous n'êtes pas en train de perdre votre temps, et même si vous n'avez pas une activité pernicieuse. Vous pouvez être commerçant, archevêque, marin pêcheur, musicien ou médecin, tôt ou tard vous aurez l'impression de perdre votre temps. Il existe une seule

exception : si vous plantez des arbres, vous êtes sûr que ce que vous faites est bien ». J'ai beaucoup aimé ce qu'il a dit.

Je les trouve vivants, très beaux, extraordinairement autonomes, et je reviendrai sur ce point car l'autonomie est essentielle : un arbre demande simplement qu'on le laisse tranquille. Je les trouve très utiles pour l'espèce humaine, discrets, parfois un peu taiseux, et tout à fait non violents. Cela fait beaucoup de qualités dont nos sociétés actuelles feraient bien de s'inspirer. La question de savoir s'ils ont des défauts se pose également. Ce n'est pas vraiment un défaut, mais ils sont tellement stables et silencieux que l'on finit par ne plus les voir. Dans la ville, la plupart des gens ne voient pas les arbres, ou alors ils ne les voient que quand ils sont coupés. Pour beaucoup de nos contemporains, ce ne sont pas des objets vivants. Cette idée, évidemment fausse, est due à leur discrétion et à leur silence.

Avant de vous expliquer pourquoi je les aime tant, je voudrais rappeler que certaines

personnes ne les aiment pas, des personnes illustres qui ont laissé des traces écrites indiscutables de ce manque d'affection pour les arbres, comme Jean-Paul Sartre dans *La nausée*. Dans un jardin public, le narrateur réalise tout à coup qu'à côté de son banc se dresse un tronc, que des racines rentrent dans le sol et en sortent et cette vision lui est insupportable. Il faut aussi citer Gilles Deleuze, un autre philosophe. Je ne critique pas ces auteurs, je ne fais que recenser ce qu'ils pensaient des arbres. Dans un petit opuscule de quelques pages intitulé *Rhizome*, Gilles Deleuze voit dans l'arbre le symbole même du totalitarisme. Je pense également à Ronald Reagan. Quand il était président des États-Unis, on l'a emmené voir les séquoias en Californie et il a dit : « Quand vous en avez vu un vous les avez tous vus ». Prenez encore Samuel Beckett. Dans *En attendant Godot*, un personnage qui s'appelle Estragon dit : « Un arbre ça ne sert à rien, ça ne peut servir qu'à se pendre ». C'est peut-être ce qui m'a stimulé pour

écrire un Plaidoyer en faveur de l'arbre car je pense qu'il vaut vraiment mieux que ces opinions négatives.

Remarquez que les gens qui en ont dit du bien sont beaucoup plus nombreux. À commencer par Giono, avec sa nouvelle *L'homme qui plantait des arbres*. Voltaire déjà vieux, retiré à Ferney, écrit à ses amis parisiens : « Je ne fais que planter des arbres : je sais que je suis trop vieux pour jamais pouvoir profiter ni de leurs fruits ni de leur ombre, mais je ne vois pas de meilleur moyen de m'occuper de l'avenir ». Cette phrase est très belle. Il faudrait aussi parler du révolutionnaire Danton, de Hugo, Khalil Gibran, Gide, Francis Ponge pour lequel j'ai une tendresse particulière car nous venons de la même ville dans le midi et qui écrit : « Les animaux, c'est l'oral, les plantes c'est l'écrit ». Je trouve qu'il a saisi en quelques mots une idée très importante. Les animaux sont bien gentils, ils sont drôles, ils me font rire, mais vous ne pouvez pas compter dessus parce qu'ils bougent et

ils ne seront plus là le lendemain. Tandis que vous pouvez compter sur l'arbre. Il ne faut pas oublier Rilke, Colette, Cendrars, Paul Valéry qui dit des choses essentielles. Il a écrit un petit livre de quelques pages intitulé *Dialogue de l'arbre*. Quand j'étais étudiant, j'ai lu *Dialogue de l'arbre* sans avoir de connaissance particulière des arbres à l'époque, avec l'impression de ne pas comprendre ce qu'écrivait ce monsieur puisqu'il était littéraire et que j'étais scientifique. Je pensais que nous n'étions pas faits pour nous comprendre, je n'ai pas profité de ce texte. Je l'ai relu il y a quelque temps et je le relis maintenant régulièrement. Il écrit : « L'arbre fait voir son temps ». Je trouve cela profond et puissant. Ces poètes et ces littérateurs ont parfois, dans des domaines qui ne sont pas les leurs, car Valéry était plutôt mathématicien, des intuitions fulgurantes. « L'arbre fait voir son temps ». Effectivement, je comprends maintenant ce qu'il voulait dire : un arbre, c'est du temps rendu visible. Pensez à Goethe, Cioran, Lord Bouddha

qui dit : « L'arbre est un organisme tellement généreux qu'il offre son ombre à ceux qui viennent l'abattre ». Cette phrase aussi est belle. Il y a également Chateaubriand, Fabre et Mandela avec lequel je vais terminer. Nelson Mandela a passé vingt-sept ans en prison à Robben Island en face de Cape Town. Selon lui, s'il a survécu et est parvenu à rester en bonne santé, c'est parce que les gardiens de prison avaient compris qu'il aimait les plantes et lui offraient des moitiés de bidon sciés, remplis de bonne terre. Il y cultivait des légumes d'abord pour ses codétenus, puis pour toute la prison et finalement pour l'île de Robben Island. Il faisait aussi pousser des arbres fruitiers. Dans son autobiographie, il écrit cette phrase que je trouve superbe : « Je suis en prison mais mes plantes sont libres ».

Je voudrais partager avec vous une raison objective de cette sympathie que j'éprouve pour les arbres. Il s'agit du contraste extraordinaire entre le peu dont ils ont besoin et l'énormité de ce qu'ils réalisent. Que faut-il

à un arbre ? C'est facile à trouver, c'est trivial : de l'eau, quelques éléments minéraux qui se trouvent dans l'eau et dans le sol, de la lumière et du gaz carbonique, CO_2. Or, ce dernier, comme vous le savez, non seulement nous n'en manquons pas mais nous en avons de plus en plus. Comment voulez-vous imaginer un être vivant plus frugal, plus modeste dans ses besoins ? Incidemment, vous remarquez que l'eau, la lumière et le CO_2 sont identiques partout, ce qui est très cohérent avec le fait que les arbres, dans l'ensemble, ne se déplacent guère. Un animal, qui a des besoins alimentaires parfois très raffinés, est obligé de se déplacer. Un mot sur le gaz carbonique. Vous savez qu'il est devenu un véritable polluant. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et les années quarante, les courbes de proportion de gaz carbonique dans l'atmosphère sont très inquiétantes. Ce gaz à effet de serre est beaucoup trop abondant et il est en grande partie responsable du réchauffement de la planète et de tous les

« mortes eaux » avec un marnage très faible. On retrouve tout cela sur les diamètres des troncs. Cet exemple est très intéressant sur le plan épistémologique : une tradition empirique très ancienne de l'influence de la lune sur les plantes et plus particulièrement sur les arbres qui a prévalu sur tous les continents et à toutes les époques, se trouve validée sur le plan scientifique. Olivier de Serres écrivait au XVIe siècle : « Le point de la lune est remarquable pour en croissant tailler le bois de chauffage et en décours le bois des bâtiments ». Selon la phase de la lune, vous ne faites rien de plus précieux que du bois de feu ou bien vous faites des charpentes qui seront encore là dans cinq siècles. La Suisse est le pays d'Europe le plus avancé dans le domaine du bois et de son utilisation. Vous savez qu'on construit beaucoup de maisons en bois en Suisse, des chalets. Si vous n'avez pas trop d'argent, vous faites bâtir un chalet qui durera cinquante ans mais pas beaucoup plus. Si vous avez des moyens plus conséquents, vous achetez du

« bois de la lune », c'est ainsi qu'il s'appelle, et vous construisez un chalet qui durera trois siècles sans problème. Les Suisses fabriquent même des cheminées en bois. Il faut faire très attention à l'époque où l'on abat l'arbre, sinon la cheminée risque de brûler. Mais le même arbre peut devenir incombustible. Un corps de métier n'a jamais cessé de prendre en compte les phases de la lune, ce sont les luthiers, qui fabriquent des instruments de musique. Ceux qui font des stradivarius ne prendraient jamais un bois dont ils ne savent pas à quelle époque de la lune il a été abattu. Ils suivent une grande partie de la vie de l'arbre et vont procéder à l'abattage au meilleur moment de l'année, c'est-à-dire en plein hiver quand la lune est invisible.

Je termine avec une question un peu délicate, une question identitaire : les ancêtres de l'espèce humaine vivaient-ils dans les arbres ? Cette question scientifique très sérieuse oppose, en France même et en ce moment, deux écoles. Les uns pensent que

nos ancêtres vivaient dans les arbres, que nous descendons d'organismes arboricoles, les autres n'y croient pas du tout. Yvette Deloison, maître de recherche au CNRS, écrit dans son livre *Préhistoire du piéton*, que nous pouvons remonter aussi loin que possible dans l'ascendance de l'être humain, nous trouverons toujours des organismes terrestres, verticaux et bipèdes. Notre ascendance, dit Yvette Deloison, n'a rien à voir avec les arbres. Une école opposée à cette manière de voir se situe du côté du Collège de France avec Yves Coppens, Pascal Picq, des paléo-anthropologues dont je partage les idées, qui pensent qu'aux origines de notre genre Homo il existait des animaux arboricoles. Cette question ancienne n'est pas résolue. Quand Darwin est revenu de son tour du monde sur le Beagle et qu'il a écrit après plusieurs années cette phrase que tout le monde connaît, « l'homme descend du singe », cela signifiait que selon lui, nos ancêtres étaient arboricoles. Aujourd'hui, nous n'exprimerions plus cette conviction

de la même manière. Le singe et l'homme étant contemporains, ils ne peuvent donc pas descendre l'un de l'autre. Dans le langage évolutif actuel, il faudrait dire que l'homme et le singe ont un ancêtre commun. Lorsque Darwin a affirmé cette idée, il a créé une véritable panique en Grande Bretagne. L'Empire britannique s'établissait sur l'Afrique de l'Est et les Anglais de l'époque victorienne n'étaient pas du tout d'accord pour avoir des singes comme ancêtres. Darwin fut décrété « l'homme le plus dangereux d'Angleterre ». Une personne de la bonne société victorienne a même eu ces mots : « Pourvu que ce petit monsieur Darwin se trompe, et si par malheur il avait raison, pourvu que cela puisse rester entre nous ». Pourquoi un tel refus ? Les Anglais de cette époque ne connaissaient les singes qu'enfermés dans des zoos où ils étaient malheureux, sales, vicieux... J'ai eu la chance de vivre sur la canopée et de voir des singes autour de moi. Ce sont de superbes animaux et bien dignes d'être nos ancêtres !

Ils sont gentils, ils sont assez nerveux, il y a parfois des disputes farouches mais ils ont de très bonnes techniques pour résoudre les conflits. Coppens, qui m'a beaucoup inspiré, dit que nos ancêtres étaient les « seigneurs de la canopée ». Cette idée me plaît. Ce n'est pas récent : l'origine de notre genre (au sens naturaliste du mot) Homo se situe à la jonction entre l'Oligocène et le Miocène, c'est-à-dire entre moins trente et moins quinze millions d'année, en Afrique de l'Est, aux latitudes équatoriales, dans les canopées.

Admettons que nos ancêtres soient arboricoles et posons-nous la question : y a-t-il quelque chose dans notre organisation physique actuelle qui rappelle cette époque ? Existe-t-il des souvenirs de notre origine arboricole ? La réponse est oui. L'être humain est un animal vertical, phénomène très rare. Il existe très peu d'animaux verticaux. L'hippocampe se déplace de manière verticale, tout comme quelques poissons tropicaux qui nagent la tête en bas entre

les épines des grands oursins. Le manchot empereur, célèbre depuis le film *La marche de l'empereur* réalisé par Luc Jacquet, marche à la verticale comme un petit bonhomme. Et il y a nous. C'est un fait qu'il faut expliquer. Il existe deux sortes de singes, ceux qui marchent à quatre pattes sur les branches qui ne nous intéressent pas ici, et ceux qui pratiquent la brachiation, une fantastique manière de se déplacer. Ils attrapent une branche avec une main et se balancent de manière à en attraper une autre avec une autre main, à presque deux mètres de distance. Les gibbons d'Asie par exemple se déplacent ainsi par brachiation, offrant un spectacle admirable, d'autant plus qu'ils ont des chants fabuleux. Ils descendent au sol de temps en temps, spontanément, ils ne sont pas très à leur aise mais ils sont verticaux et marchent sur deux pieds. Selon Coppens et Picq, nous devons notre verticalité à nos ancêtres qui pratiquaient la brachiation. Une autre chose importante : nous avons une main dont le pouce peut s'opposer à

n'importe lequel des autres doigts, idéal pour pratiquer la brachiation. Tous les singes brachiateurs, car les gibbons ne sont pas les seuls, il y en a d'autres notamment en Amérique du Sud, possèdent une main structurée de cette façon. Ceci est tout à fait dans le sens de l'évolution. Un organe inventé dans un but précis, peut demeurer s'il retrouve une autre utilité. Que ce soit le manche d'un outil ou le volant d'un camion, la main fait l'affaire et nous l'avons donc gardée. Mais elle n'a pas été inventée dans ce but, elle a sans doute été inventée pour la brachiation. Nous avons les yeux rapprochés et nous avons de ce fait un visage, ceci est lié au déplacement en trois dimensions qu'impose le déplacement dans la canopée. Je le sais d'expérience, il faut une très bonne perception du relief pour se déplacer dans la canopée. Si vous voulez saisir une branche en croyant qu'elle est devant alors qu'elle est derrière, c'est la chute assurée et comme vous êtes à cinquante mètres de haut, c'est la mort : la sélection darwinienne joue à plein.

Il est donc vital de voir le relief. Pour voir ce relief, il faut avoir les yeux proches l'un de l'autre. Si nous ne sommes pas aussi ambitieux, si nous ne nous déplaçons que sur un plan, nous pouvons avoir un œil de chaque côté. En général, les poissons ont un œil de chaque côté. Nos yeux rapprochés seraient donc aussi un souvenir de notre ascendance arboricole. Bien entendu, avoir les yeux sur le devant comporte un inconvénient, un grand angle mort par-derrière. L'animal qui a un œil de chaque côté peut voir pratiquement tout autour de lui tandis que je ne vois pas ce qui se trouve derrière moi. Certains anthropologues américains ont imaginé que la vie en société découlerait de cet angle mort et de la nécessité qu'il soit couvert par un ami. Je constate que les grands primates dans les canopées ne sont jamais seuls, ils vivent en petites troupes de huit ou neuf individus et bien qu'ils se disputent copieusement, ils sont là pour surveiller l'intégrité du groupe. En pesant mes mots, je terminerai cette petite conférence en vous

disant ceci : sans les arbres, nous ne serions pas des êtres humains. Je ne sais pas ce que nous serions mais sur le plan physique, nous n'aurions pas l'allure que nous avons maintenant.

Montreuil, le 5 février 2011

Questions/Réponses